

# Illustration Européenne

## ABONNEMENTS

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-  
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.  
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELIN LA GARDE

SOMMAIRE. Gravures: Le Duc de Cumberland et la Princesse Thyra. - Un Baiser pour une Grappe de Raisin, d'après M. Alfred Loulet. - St. Vincent de Paul prenant les Fers d'un Galérien, d'après M. L. Bonnat. - Vue de la Ville d'Urgub en Cappadoce.

TEXTE. - Avis à nos Abonnés. - Nos Gravures. - L'Ecuyer du Sire de Starschedel. Episode de la Guerre de Trente Ans. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Un Brutus du Quinzième Siècle. - La ville aux Diamants. - Un Dîner de Noce aux Enfers. - La mort d'un Oiseau. - Le Code de l'Egoïste. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman. - La Boîte aux Jeux d'Esprit.

## ADMINISTRATION.

Place Madou (Chaussée de Louvain),  
N° 1, à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 12.

— 9<sup>e</sup> ANNÉE —

25 Janvier 1879

## AVIS A NOS ABONNÉS.

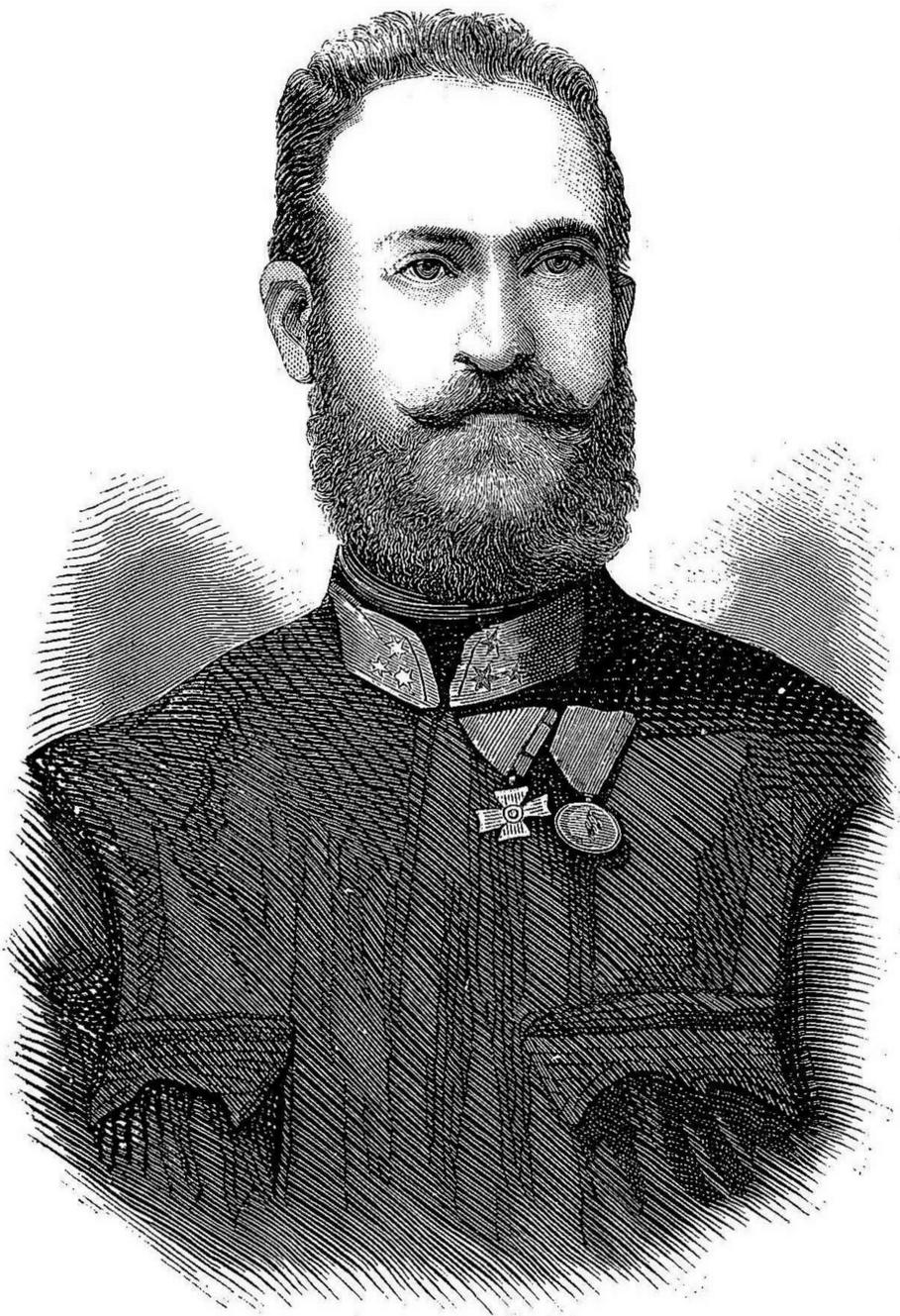
Nous avons procédé, le 6 janvier, au tirage au sort des 10 primes encadrées attachées à la solution du rébus N° 1. Les 10 numéros suivants, sortis les premiers de l'urne, sont les numéros gagnants: 15, 66, 192, 246, 352, 391, 451, 698, 729 et 823.

Ces numéros sont attribués respectivement aux personnes dont les noms suivent:

N° 15 à M. Fr. Deulin, négociant à Ransart.  
N° 66 „ M<sup>lle</sup> Maria Goffart, à Thisnes (Hainaut).  
N° 192 „ M. Beugnies, à Quevy-le-Grand.  
N° 246 „ M<sup>me</sup> De Brabandere, à Wielsbeke.  
N° 352 „ M. Delbroyère, brasseur à Trazegnies.  
N° 391 „ M. Meugens, à Tirlemont.

N° 451 à M. W. Pepin, à Chimai.  
N° 698 „ M. Turbet, boulanger, à Brugelette.  
N° 729 „ M. F. Michel, à Barvaux.  
N° 823 „ M<sup>lle</sup> V. Lagasse, à Nivelles.

Ces personnes peuvent nous réclamer la prime, en nous envoyant frs. 1.50, pour frais de caisse et d'emballage. Les caisses seront expédiées en port à recevoir.



LE DUC DE CUMBERLAND ET LA PRINCESSE THYRA.

## NOS GRAVURES.

### LE DUC DE CUMBERLAND ET LA PRINCESSE THYRA.

Le duc de Cumberland et la princesse Thyra de Danemark, avaient déjà attiré sur eux, avant leur mariage, l'attention du monde politique,

le premier, par la revendication de ses droits au trône de Hanovre, la seconde, par le projet d'alliance qui a eu lieu, il y a quelque temps, entre elle et le fils de Napoléon III.

Ernest-Auguste, fils de George V, ex-roi de Hanovre, mort il n'y a pas longtemps, est né le 21 septembre 1847, et Thyra-Amélie-Caroline-Charlotte-Anne, fille de Christian IX, roi de

Danemark, est née le 29 septembre 1853.

Ils se sont mariés le 22 décembre, à sept heures du soir, dans la chapelle du château royal de Christiansand. C'est l'évêque de Seeland, le docteur Martensen, qui a officié. Le nombre des assistants à la cérémonie nuptiale était considérable. On y remarquait tous les ministres, les membres du corps diplomatique,

les personnages „de la première et seconde classe du rang,” avec leurs dames; les officiers de la garde, les gentilshommes de la Chambre du roi, etc., etc. Vu le deuil des deux familles, aucune fête n'a eu lieu. Les deux époux se sont rendus, après le souper, à travers une foule immense, au château de Fredensborg.

La princesse Thyra jouira d'un apanage de cent et vingt mille couronnes; quant au prince Ernest-Auguste, on lui prête un revenu de six cent mille francs environ. Il possède en outre le fameux trésor dit „silberkammer hano-vrien” composé de l'argenterie de la maison des Guelfes, déposé dans les caveaux de la Banque d'Angleterre et évalué à la somme de dix millions de francs.

#### UN BAISER POUR UNE GRAPPE DE RAISIN.

Du milieu d'un cadre pittoresque, où sourient de magnifiques grappes dorées, se détache le plus charmant groupe que l'on puisse rêver : une mère jeune et belle, portant à califourchon sur ses épaules son fils, un ravissant bébé blond, rose, blanc et bouclé comme un chérubin.

La jeune femme vient de cueillir la plus grosse de toutes les grappes; naturellement, elle la destine à son fils, mais à une condition : il faut que le présent soit payé par un baiser.

L'enfant, qui brûle du désir de sentir ces beaux fruits se fondre dans sa petite bouche vermeille, prodigue à sa mère les plus tendres caresses.

Cette scène se passe de commentaires, car notre plume ne pourrait que faiblement faire ressortir toute la grâce, la fraîcheur et la naïveté dont cette œuvre est empreinte.

#### ST-VINCENT DE PAUL PRENANT LES FERS D'UN GALÉRIEN.

Ils sont nombreux les traits sublimes de charité et de dévouement qu'offre la vie de St-Vincent de Paul, ce véritable héros de l'humanité. — Celui dont s'est inspiré M. L. Bonnat, est un des plus connus, et l'artiste français a su le traiter d'une manière vraiment magistrale. Vincent de Paul venait d'être nommé par Louis XIII aumônier-général de toutes les galères de France, quand il fit le voyage de Marseille pour y remplir sa mission. Il résolut de garder l'incognito, afin d'éviter les honneurs attachés à sa dignité et de se mettre ainsi parfaitement au fait de l'état des choses. En allant de côté et d'autre, sur les galères, il aperçut un forçat qui, touché plus que les autres du malheur de sa condition, le souffrait aussi avec plus de patience et qui, surtout, était inconsolable de ce que son absence réduisait sa femme et ses enfants à la dernière misère. Saint Vincent examina pendant quelques moments comment il pourrait s'y prendre pour adoucir l'amertume de son sort. Alors saisi et comme emporté par un mouvement de la plus ardente charité, il conjura l'officier qui veillait sur ce canton de trouver bon qu'il prît la place du forçat. L'échange fut accepté, et Saint Vincent fut chargé de la même chaîne que portait l'homme à qui il procurait la liberté. Celui qui avait si bien pris ses mesures pour n'être pas reconnu, ne le fut effectivement que quelques semaines après.

#### VUE DE LA VILLE D'URGUB, EN CAPPADOCE.

La Cappadoce, région de l'Asie-Mineure, correspond aujourd'hui à une partie des pachaliks de Sivas et de Caramanie. C'est là que se trouve, dans une grande vallée des plus accidentées, l'étrange cité dont nous donnons une vue et qui constitue un phénomène dont aucun coin du monde n'offre d'exemple.

En effet, la petite ville d'Urgub est ensevelie entre les flancs verticaux d'un banc puissant de pierre-ponce et semble dénuée de deux éléments indispensables : l'eau et la verdure. Il y

avait en ce lieu, dans les temps anciens, une immense nécropole où les habitants se sont établis, bâtissant ici, là s'emparant d'antiques tombeaux. Aussi, rien de fantastique comme le caractère que présentent ces constructions aux yeux de l'Européen. Au milieu des rues, tracées à l'aventure, s'élèvent des cônes de pierre, blancs comme la neige et finissant, aux environs de la ville, par devenir presque aussi nombreux que les arbres d'une forêt. Parmi ces cônes il en est qui ont plus de cent mètres. Ils sont creusés à l'intérieur, et les divers étages sont reliés par des escaliers. Quant au nombre, on les compte par milliers. Un voyageur les compare à de gigantesques quilles qu'on aurait arrangées à plaisir sur un terrain immense et profondément raviné.

#### L'ÉCUYER DU SIRE DE STARSCHEDEL.

Épisode de la Guerre de Trente Ans.

(Suite et fin, voir page 86.)

#### XIII.

Pendant qu'il parlait à Tugendreich de son rêve et des conséquences qu'il en tirait au point de vue astrologique, le vieux magister avait entraîné la jeune fille jusqu'au moulin.

Là ils trouvèrent les quatre manteaux blancs qui les suivirent de loin jusqu'à la porte du château, qu'ils trouvèrent, à leur grand étonnement, dégarnie des sentinelles de Tiefenbach, qui y veillaient d'ordinaire. Ils avancèrent dans la cour sans obstacle, et virent avec une surprise non moins grande que la salle des aïeux était brillamment éclairée.

La vieille gouvernante accourut au-devant d'eux.

— Dieu soit loué ! vous voici, dit-elle. On vous cherche dans tout le château. Le régiment de Tiefenbach vient de recevoir l'ordre de partir, et le colonel doit s'éloigner au lever du jour. Notre maître voulait qu'on célébrât vos fiançailles, en toute hâte, cette nuit même; mais on ne savait où vous trouver, ainsi que le magister. M. le baron commençait déjà à prendre de l'ombrage, et votre père était fort inquiet, lorsque tout-à-coup une troupe de cavaliers est arrivée au château : c'étaient des Saxons, mademoiselle ! D'abord, le colonel de Starschedel, son fils et l'oberwaguemestre et six carabiniers de son régiment. Les choses ont aussitôt changé de face. Le sire de Grotta a dû se trouver fort heureux que nos officiers saxons, respectant les droits de l'hospitalité, ne le fissent pas prisonnier de guerre, car les Tiefenbacher étaient déjà partis, et votre père avait une si grande peur de vos cousins, qu'il n'osait pas seulement parler du mariage. Maintenant, ils sont tous deux dans la grande salle, fort empêchés de leur personne. Venez, mademoiselle; l'oberwaguemestre a déjà demandé deux fois où était sa jolie cousine.

Tugendreich entra, le cœur allégé, dans la salle; les officiers se levèrent tous à la fois, et le major, s'élançant au-devant de sa parente, parut très-étonné de voir l'abattement régner dans ses traits, au lieu de l'aimable enjouement qui les animait autrefois.

Tandis qu'il lui exprimait le chagrin que lui causait cette métamorphose, le colonel Starschedel faisait valoir au seigneur du château tous les avantages de la nouvelle alliance conclue entre la Saxe et la Suède, et les heureux résultats qu'elle aurait pour le pays.

C'en fut trop pour le colonel impérial : il se leva et prit congé de la compagnie en termes froids et polis. Personne ne le retint, et son dernier regard de colère tomba sur le pauvre Talander, qui entra au moment où le baron gagnait la porte de la salle. Le magister le suivit des yeux d'un air de compassion; puis, s'appuyant sur le fauteuil de sa belle élève qui écoutait avec distraction les galanteries que lui débitait son cousin, ses regards se portèrent tour-à-tour sur la figure vénérable du vieux colonel saxon et sur son fils, adolescent plein de vigueur et d'une beauté mâle.

Tout-à-coup, on entendit un bruit de chevaux dans la cour; le magister quitta alors sa place et, s'approchant de la fenêtre, il s'écria de l'air d'un inspiré :

— Le colonel Grotta s'éloigne du château, il part pour toujours et nous ne le reverrons plus, comme maint autre, qui sent encore la vie circuler librement dans ses veines.

— Que dites-vous, Talander ? demanda avec effroi le sire de Starschedel, qui ajoutait la foi la plus entière aux prophéties de son vieux chapelain.

Tous les assistants se levèrent à la fois, saisis d'un trouble secret, et la conversation, qui était fort animée, cessa tout-à-coup, car personne n'était alors entièrement exempt des idées superstitieuses qui régnaient presque sans exception dans toutes les parties de l'Allemagne. Le cri de l'alouette, qui saluait le lever de l'aurore, fut un prétexte pour se séparer, les Saxons devant rejoindre dans cette matinée l'armée de l'électeur. Les carabiniers étaient déjà à cheval dans la cour, le colonel serrait une dernière fois la main du vieux sire, et le major, enhardi par l'urgence du moment, osa enfin faire à sa cousine l'aveu de son amour, lorsque Talander vint se placer entre eux.

— Vous approchez d'un moment solennel, jeune homme, dit-il d'un ton paternel; ce n'est pas l'heure de vous arrêter à des pensées mondaines. Comme chrétien, vous devez songer à votre dernière heure; elle est peut-être plus voisine que vous ne le pensez. Ne cherchez pas à saisir la couronne de myrte; sa verdure et ses rubans se changeraient peut-être pour vous en crêpes et en cyprès; peut-être bientôt un ange en tresserait-il pour vous une couronne de martyr !

Le major, frappé d'effroi, contempla quelques moments le prophète qui, les mains levées et les yeux tournés vers le ciel, semblait recueillir des paroles dictées par les esprits des nuages; puis il lui serra la main avec effusion, et déposant un baiser fraternel sur le front de la belle Tugendreich, il s'élança sur son cheval pour rejoindre ses compagnons. Le pont-levis se releva derrière eux, et le vieux château, abandonné par tous ses hôtes, redevint silencieux et désert.

#### XIV.

Assis auprès d'un feu qui pétillait dans une immense cheminée, le vieux sire de Starschedel écoutait la lecture de la Bible, que faisait avec onction la belle Tugendreich. Le front du vieillard était chargé de soucis. Ses domaines n'étaient plus, il est vrai, occupés par les troupes de l'empire, mais les champs avaient été dévastés, les magasins pillés, ses tenanciers attendaient de lui les secours qui leur étaient devenus si nécessaires; et un capital de cinquante mille écus qu'il avait placé à Magdebourg, s'était perdu dans l'incendie de cette ville. Pour comble d'inquiétude, le bruit se répandit que les Saxons avaient été complètement défaits dans une bataille. Dans la désolation de son âme, le vieux sire avait cherché un soutien dans la parole de Dieu; il écoutait sa fille avec ferveur, et celle-ci prononça ces paroles de Sirach : „Car le Seigneur est miséricordieux; il nous pardonne nos péchés et nous secourt dans notre peine.”

— Oui, le Seigneur nous secourt dans notre peine ! s'écria avec feu le vieux Talander, qui entra dans la salle, une lettre ouverte à la main. Les Suédois et les Saxons se sont battus auprès de Leipsig contre le terrible Tilly; ils ont remporté la victoire, et la parole de Dieu est de nouveau libre dans notre bon pays de Saxe. Voici la confirmation de cette nouvelle, qui m'a été adressée par mon vieil ami de Halle.

„Le 7 septembre, anni currentis, m'écrit-il, soixante-quinze mille hommes se trouvaient placés en bataille dans la plaine de Leipsig. On regarda comme un heureux présage qu'une blanche colombe vint se placer, au moment de l'action, sur l'étendard de Saxe, et parcourut tout notre front de bataille. La canonnade commença à midi. Les Suédois l'emportèrent d'abord; mais Tilly se jeta sur les Saxons avec toutes ses forces, rompit leurs rangs, s'empara

de leurs canons et les tourna contre leurs alliés. Quelques régiments de Saxe soutinrent cependant l'attaque jusqu'à l'arrivée des Suédois; alors Tilly fut forcé de se retirer et il fut même sur le point d'être tué d'un coup de crosse de pistolet par un rittmeister du Rhin-grave. On a trouvé plus de sept mille six cents cadavres d'impériaux sur le champ de bataille. Le butin des alliés consiste en vingt-six pièces d'artillerie, cent drapeaux et étendards, et une foule d'objets précieux. La prise de Leipsig a suivi cette glorieuse victoire. Du côté des impériaux, le duc de Holstein, fait prisonnier, est mort de ses blessures; et l'on compte parmi ceux qui sont restés sur le champ de bataille, les généraux Schaumbourg et Ernatte, ainsi que les colonels Plankhart, Baumgaertner et Grotta."

Starschedel joignit les mains en soupirant, et Tugendreich donna une larme au souvenir de l'infortuné colonel. „Quant aux Saxons, continua Talander d'une voix plus étouffée, ils ont perdu le général Bindhof, le colonel Loeser, deux Starschedel..."

— Grand Dieu! nos cousins! s'écria la jeune fille en fondant en larmes.

Et le vieux sire, se levant lentement de son fauteuil, prit une plume, fit signe à sa fille d'apporter une écriture, et se rendit dans la salle des aïeux, où il traça sur l'arbre généalogique une glorieuse croix aux écussons de ses deux nobles parents, tandis qu'une larme s'échappait involontairement de ses paupières. Talander, qui les avait suivis, sa lettre à la main, reprit sa lecture.

„Le colonel Starschedel périt à la tête de ses carabiniers, en s'opposant aux efforts de Tilly. Dans cette mêlée, l'étendard saxon tomba entre les mains des ennemis. L'oberwagemeister de Starschedel et un jeune officier de l'état-major, d'une ancienne famille de Suède, résolurent de ne pas survivre à cette injure ou de l'effacer. Ils se précipitèrent dans les rangs des impériaux, où le jeune Saxon trouva la mort, mais le Suédois rapporta l'étendard. Cet officier, qui se nomme le comte de Guldenloewe, avait déjà fait des prodiges de valeur, et conduit trois fois le régiment de Courville contre l'ennemi, après que le colonel eut été fait prisonnier; aussi le roi l'a-t-il nommé colonel sur le champ de bataille, en l'autorisant à porter dans ses armes l'image de la colombe qui s'était abattue sur le drapeau de Saxe."

— Qu'entends-je! s'écria en ce moment le vieux seigneur, en s'approchant de la fenêtre.

— Les Suédois! les Suédois! s'écrièrent joyeusement les vassaux du baron.

Et Tugendreich, le cœur agité, descendit sous le péristyle du château avec son père.

On voyait s'approcher, au son de la musique militaire, les guerriers de Gustave, montés sur leurs fougueux coursiers, et couverts de leurs brillantes armures; à leur tête marchait le colonel, jeune guerrier paré d'un riche costume de guerre, devant lequel un écuyer, vêtu d'une livrée dont l'écusson offrait un lion d'or sur un champ d'azur, portait l'étendard de Saxe.

— C'est sans doute le colonel Guldenloewe, dit Talander en examinant la bannière; voici l'étendard qu'il a sauvé, et je reconnais son blason de famille,

— Dieu, c'est Axel! s'écria Tugendreich.

Et elle tomba inanimée dans les bras du magister. Elle se réveilla de son évanouissement dans ceux d'Axel, qui la pressait tendrement sur son cœur.

— Tu m'as aimé pour moi-même, ma noble amie! s'écria-t-il; toute ma vie sera consacrée à te prouver ma tendresse. Et vous, mon père, me pardonnerez-vous? dit-il au baron en lui tendant la main.

Le vieux sire se jeta dans ses bras en pleurant, et joignit la main du jeune comte à celle de sa fille, qui tomba épuisée par la joie sur le sein de son bien-aimé. Talander, les yeux tournés vers le ciel, bénissait leur union, et rendait grâce à Dieu de l'accomplissement de ses prédictions.

CH. VAN DER VELDE. (D'après l'allemand.)

## LES CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

On ne peut trop s'occuper de l'influence qu'exerce, sur le rétablissement du malade, la manière, nous ne dirons pas dont il est soigné, cela va de soi, mais dont est tenue sa chambre.

D'abord, de la lumière et du soleil autant que possible, et du feu s'il en est besoin; un air pur et une température douce, ce sont là deux objets importants. Donc l'air doit être renouvelé avec toutes les précautions voulues.

Les visites, les conversations, le bruit sont toujours funestes. — Grande régularité dans l'administration des repas, des remèdes, etc. Enlèvement instantané de tout vase après usage. Pas de baldaquin, ni de rideaux au lit, qui doit être fait tous les jours, si c'est possible, et, dans le cas contraire, doit être secoué et aéré d'un côté, pendant que le malade est placé de l'autre; puis on le remet du côté qui a été secoué et aéré. — Changement fréquent de draps et de linge; lavage journalier de la face, du cou, des membres avec de l'eau tiède et du savon. Humecter avec de l'alcool toute place devenue rouge ou sensible. — Aliments donnés en petite quantité à la fois; boissons rafraîchissantes toujours utiles.

Quand l'affection est contagieuse, placer du chlorure de chaux dans la chambre et couper court les cheveux du malade.

Dans les cas pernicieux, éviter de respirer son haleine.

Une précaution importante à prendre, c'est de déjeuner avant de donner ses soins au malade, car on est bien plus exposé à l'affection quand on est affaibli que quand on a pris des forces.

ÉLOY.

## UN BRUTUS DU QUINZIÈME SIÈCLE.

### Histoire Irlandaise.

#### I.

Dans la ville de Galloway, en Irlande, le voyageur ne manque pas de visiter une antique maison dont la porte est surmontée d'une pierre noire, où sont sculptés un crâne humain et des os croisés.

Cette maison était, au commencement du quinzième siècle, la résidence de James Linck, que ses concitoyens avaient nommé „Major," c'est à-dire chef de la cité. Il avait dû ce titre à ses grandes richesses, à sa bienfaisance, à la simplicité de ses mœurs, et aussi à ses sentiments de rude et inflexible justice.

Le fils du major, le jeune Edouard, était à la fois l'orgueil de ses concitoyens, et l'idole des belles Irlandaises, car à une beauté mâle et régulière, à une rare élégance de manières il unissait un patriotisme souvent éprouvé, un cœur généreux, un courage presque romanesque, et une instruction extraordinaire pour son siècle et pour son pays.

Tant d'éclat n'était cependant pas sans nuages: des passions vives et profondes, un caractère hautain, une jalousie secrète pour tout mérite rival du sien, rendaient des qualités si séduisantes bien dangereuses pour lui et pour ceux qui l'approchaient. Déjà son père, quoique fier d'un tel fils, avait eu l'occasion de lui faire de vifs reproches et de trembler pour l'avenir que lui laissait entrevoir cet esprit impétueux.

Ces craintes paternelles s'affaiblirent bientôt, dans l'esprit du digne magistrat, par l'attachement passionné que son fils conçut pour Anna Blake, la fille de son meilleur ami, qui possédait tous les charmes et toutes les qualités propres à assurer le bonheur d'un époux. Le major regardait cette union comme le complément de tous ses désirs et pressait Anna de fixer l'heureux jour, lorsque des affaires commerciales de la plus haute importance le forcèrent à se rendre immédiatement à Cadix.

Le succès couronna toutes les entreprises du major en Espagne, et sa reconnaissante amitié

attribua la plus grande partie du bonheur qui le suivit dans tout ce voyage, à un négociant nommé Gomez, depuis de longues années son fidèle et zélé correspondant.

Gomez avait un fils, qui, comme Edouard Linck, était l'orgueil et l'amour de sa famille et de ses concitoyens. Le contraste le plus frappant se faisait cependant remarquer dans le caractère des deux jeunes gens, aussi bien que dans leurs traits. La beauté d'Edouard était celle d'Apollon triomphant du serpent Python; la figure de Gonzalve ressemblait à celle du disciple bien-aimé dans la délicieuse composition de Léonard de Vinci. Son esprit répondait à ce séduisant portrait; tendre et expansif envers ceux qui lui témoignaient de l'affection, il préférait la solitude au bruit et aux plaisirs du monde. Les traits et le caractère du jeune Gomez annonçaient un habitant du Nord; Edouard, au contraire, par un singulier contraste, paraissait avoir reçu la naissance sous le brûlant climat de l'Ibérie.

Plein de gratitude pour son ami, charmé par les précieuses qualités de son fils, James Linck proposa au vieux Gomez un mariage entre leurs enfants. L'offre était trop flatteuse pour être refusée; Gonzalve se prépara à suivre son futur beau-père en Irlande pour y obtenir l'aveu de Mary et la ramener à Cadix, aussitôt après la célébration de leur mariage.

#### II.

Gonzalve, âgé de vingt ans, n'avait jamais quitté l'Espagne; son esprit romanesque jouissait en silence et dans une délicieuse anticipation, des objets nouveaux qui allaient s'offrir à sa vue. Il se faisait une idée enchanteresse de ces pays inconnus qu'il devait bientôt parcourir; mais ce qui le préoccupait surtout, c'était l'image gracieuse de cette jeune fille qui allait bientôt devenir sa compagne.

La longueur du voyage, les périls qui les avaient menacés, contribuèrent à rendre plus vive l'intimité qui existait déjà entre nos deux voyageurs. Aussi, lorsqu'ils furent arrivés en vue du port de Galloway, James Linck se réjouissait non-seulement d'y ramener un second fils, mais voyait encore, dans la douceur et l'amabilité de l'Espagnol, un moyen de corriger le caractère trop hautain et trop impétueux d'Edouard.

Cette espérance parut d'abord devoir se réaliser; l'affection mutuelle la plus exaltée se manifesta bientôt chez les deux jeunes gens. Toutefois des nuages ne tardèrent pas à s'élever entre eux. Gomez, objet de l'admiration universelle, jouissait du sort le plus désirable, mais aussi Edouard ne se trouvait plus heureux; négligé pour la première fois de sa vie, il sentait qu'un rival venait de lui enlever une partie de cette popularité jusque là générale et incontestée.

Une douleur plus aiguë, plus profonde ne tarda pas à pénétrer dans son cœur.

Anna, celle qu'il regardait comme sa femme, quoiqu'elle ne se fût point encore prononcée, Anna se montrait chaque jour plus froide depuis l'arrivée du bel étranger; Edouard avait même surpris avec un indicible effroi ses yeux si expressifs arrêtés avec une désespérante attention sur les traits enchanteurs de Gomez; puis une rougeur subite couvrait son front d'albâtre, qui l'instant après reprenait la pâleur de la mort. Oui, il ne pouvait en douter, tout en elle trahissait un terrible changement. Une passion profonde avait évidemment passé par là, et l'objet de cette passion, nul doute que ce ne fût Gonzalve!

On a dit avec vérité qu'un amour violent est plus près de la haine que de l'amitié. Ce qui se passa dans le cœur d'Edouard en est une nouvelle preuve; il semblait désormais mettre tout son plaisir à tourmenter la femme qu'il avait tant aimée, et, dans son injustice, il lui faisait un crime des souffrances qu'il lui infligeait. Il l'accablait de son impitoyable dédain, la chargeait de reproches amers. En vain la touchante pâleur d'Anna, la contrition de ses regards, imploraient la pitié d'Edouard: il poursuivait sa victime avec une barbare persévérance et quand, bientôt après, il reconnut dans les yeux de Gonzalve le même feu qui

brûlait dans ceux d'Anna, quand il vit sa sœur négligée, lui-même trahi si cruellement par un serpent qu'il avait réchauffé dans son sein, sa fureur s'accrut à ce point où elle se distingue à peine de la folie; égaré, hors de

lui, chacune de ses actions émanait de l'aveugle passion qui s'était emparée de tout son être.

## III.

Un soir, dévoré par son implacable jalousie,

Edouard errait autour de la demeure d'Anna; il vit Gomez, enveloppé dans son manteau, se glisser du même côté; caché derrière un pilier, il épia tous les mouvements de son rival, il le voit s'approcher d'une porte secrète... Une



UN BAISER POUR UNE GRAPPE DE RAISINS, D'APRÈS M. ALFRED LOULET.

rage frénétique s'empare du malheureux; il s'élance, saisit Gonzalve, qui cherche vainement à fuir et hésite à se défendre; il lui plonge son épée dans le cœur et l'étend sans vie à ses pieds. Sa fureur n'est point assouvie, il

accable de coups cette tête charmante qui lui a enlevé le cœur d'Anna et le repos de sa vie.

Un rayon de la lune vient enfin éclairer cette scène sanglante, et découvre aux yeux d'Edouard le corps mutilé qui conserve à peine

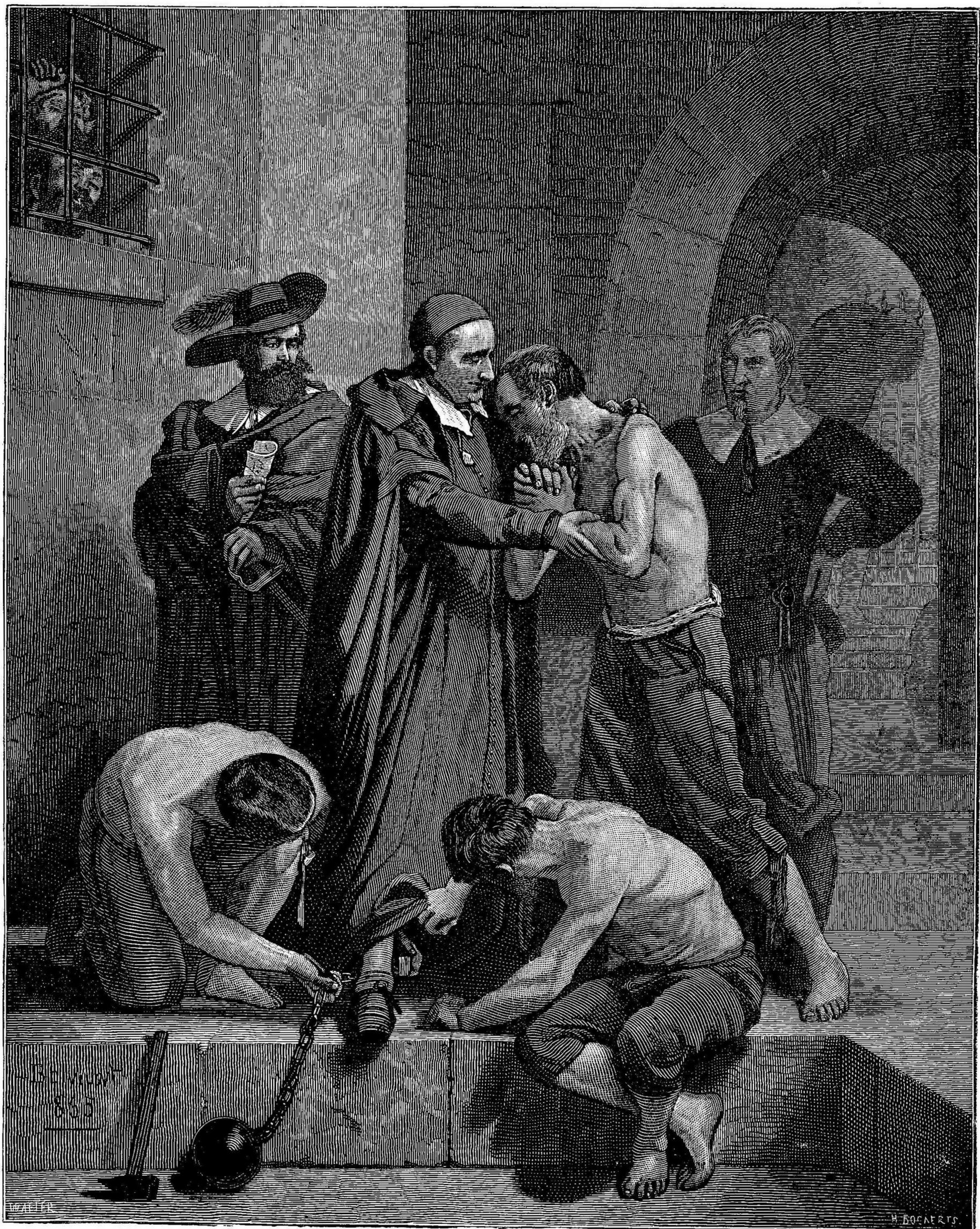
un trait de celui qui fut son ami et le fiancé de sa sœur.

Il s'éveille comme après un songe affreux, il voit son crime; mais il est trop tard, tout est consommé. Guidé par l'instinct de sa propre

conservation, il fuit comme Caïn et s'enfonce dans la forêt voisine. La crainte, l'amour, le repentir, le désespoir, le poursuivent, comme autant de Furies, jusqu'à ce que la nature épuisée vint mettre fin à ses intolérables tourments

en le plongeant dans une insensibilité absolue. A peine le jour avait-il révélé aux habitants de Galloway le crime commis dans les ténèbres, qu'une indignation profonde se manifesta contre le meurtrier de l'étranger, qui, se confiant en

leur hospitalité, était venu parmi eux choisir une famille et des amis. Une dague souillée de sang, trouvée près de la toque du jeune Espagnol, à quelques pas de son corps défiguré, puis un peu plus loin un chapeau orné de



ST. VINCENT DE PAUL PRENANT LES FERS D'UN GALÉRIEN, D'APRÈS M. L. BONNAT.

plumes et de pierreries, indiquaient les traces de l'assassin, qui paraissait avoir cherché un asile dans la forêt. Le chapeau, reconnu pour celui d'Edouard, augmenta la douleur de la famille et des nombreux amis du major, car

on pensa qu'il avait été victime, comme son ami, d'une mystérieuse et inexplicable vengeance. Le major, ne se laissant point abattre par le désespoir, prit les mesures les plus actives pour s'emparer du coupable, et suivi de la

presque totalité de la population, il jura, avant d'entrer dans le bois où le meurtrier s'était réfugié, que rien ne pourrait le soustraire à l'action de la justice, — dût-il devenir lui-même l'exécuteur de la sentence.

## IV.

Les recherches furent longtemps infructueuses, et l'on commençait à désespérer du succès, lorsque la vue d'Edouard évanoui, mais sans aucune blessure, fit éclater parmi la foule la joie la plus vive. En retrouvant le premier objet de leur vive affection, les concitoyens du jeune Linck parurent oublier qu'une autre victime leur restait à pleurer. Le major, agenouillé près de son fils, lui prodiguait les plus tendres soins, et attendait, dans une inexprimable anxiété, son premier regard. Mais quelle terreur succéda à ce moment de délire ! quelles angoisses déchirèrent le cœur d'un père, lorsque Edouard, à peine rendu à l'existence, se déclara le meurtrier de Gonzalve et demanda avec instance le châtement de son crime.

Ramené dans la maison paternelle, où siégeait le tribunal suprême, le jeune Linck comparut devant ses juges, et selon la coutume expéditive de ces temps anciens, il fut, avant la nuit, condamné à mort par la voix de son malheureux père.

A la nouvelle de cette condamnation, le peuple s'assembla de toutes parts, et tel que les vagues grossies par la tempête, il remplit les rues, les places publiques en réclamant à grands cris la vie et la liberté du coupable. Vers le matin, on vint annoncer au major que toute résistance serait désormais inutile, les troupes étant passées du côté de la multitude qui se disposait à assiéger la maison pour s'emparer du prisonnier, qui plus que jamais était redevenu son idole.

L'inflexible magistrat, n'écoutant alors que la voix de la justice, prit une résolution terrible, dont le stoïcisme rivalise avec les exemples les plus frappants de l'antiquité.

Accompagné d'un prêtre, il monta au donjon où son fils était renfermé, et lorsqu'avec ce désir de vivre si naturel à la jeunesse, et ranimé chez Edouard par la sympathie de ses concitoyens, l'infortuné se jeta à ses pieds en implorant sa miséricorde, le vieillard répondit d'un ton ferme :

— Non, mon fils, il n'est plus pour vous de miséricorde en ce monde; votre vie est irrévocablement acquise à la loi; au lever du soleil vous devez mourir. Pendant vingt ans j'ai prié pour votre bonheur terrestre; il est fini; tournez maintenant vos pensées vers l'éternité, et, agenouillés ensemble devant le Tout-Puissant, prions-le de vous recevoir dans son sein. Mais si vous ne pouvez plus vivre avec honneur, j'espère que vous saurez mourir digne de votre père et de vous-même.

Ces paroles héroïques rallumèrent dans l'âme d'Edouard le noble orgueil qui s'y était un instant assoupi, et après une courte prière il se montra résigné à la rigoureuse volonté de son juge.

Au moment où le peuple et les soldats allaient enfoncer la porte, en proférant les menaces les plus violentes, le major parut à une fenêtre élevée, avec son fils à ses côtés.

— J'ai juré, s'écria-t-il, que le meurtrier de Gonzalve mourrait, dussé-je exécuter sa sentence de mes propres mains. La Providence a accepté mon serment, et vous, insensés, apprenez du plus malheureux des pères que rien ne peut arrêter le cours de la justice, et que les liens de la nature doivent se rompre devant elle.

En prononçant ces mots, le vieillard avait attaché à une barre de fer, qui se projetait en dehors de la fenêtre, une corde passée au cou de son fils, puis, le poussant avec force, il accomplit sa terrible tâche!...

A ce spectacle inattendu, les assistants, comme frappés de la foudre, restèrent dans un lugubre silence, et, respectant cette vertu exagérée, personne n'osa faire parler ses regrets devant l'immense douleur d'un père.

Dès cet instant le major, résignant sa dignité, ne sortit plus de cette fatale maison; sa fille seule fut admise en sa présence, et nuls autres yeux que les siens ne purent envisager les rides profondes que le chagrin avait creusées sur son front vénérable.

Anna Blake, retirée dans un couvent, y mourut bientôt, plongée dans le plus violent déses-

poir. Les deux familles disparurent de ce monde; mais le crâne et les os croisés marquent toujours la scène de cette effroyable tragédie.

PATRICK KILDARE.

## LA VILLE AUX DIAMANTS.

Le sud de l'Afrique fait, depuis quelques années, une grande concurrence à l'Inde en ce qui concerne la production des diamants, comme on pourra en juger par les données suivantes, puisées dans une lettre adressée à une publication allemande. Cette lettre est datée de New-Rush, ville toute nouvelle, dont le nom n'existe pas encore sur les cartes géographiques, croyons-nous, et qui est devenue rapidement un centre important, grâce à sa situation au sein de l'exploitation diamantifère.

On compte à New-Rush plusieurs églises, deux grands édifices pour concerts, représentations théâtrales et bals, un cirque équestre, un grand nombre de constructions massives pour les autorités du pays, pour le conseil municipal, les prisons, la flotte, qui a été complètement organisée; une très-grande place pour le marché; des rues larges sillonnées par de nombreuses voitures de place. On ne se douterait guère que cet emplacement n'était, il y a environ deux ans, qu'un désert où s'ébattaient des troupeaux de chèvres et d'autruches, seuls habitants de cette solitude.

C'est en hiver surtout que la ville en question offre l'image de la plus vive animation : on y donne — qui le croirait ? — des bals brillants où les Anglaises et les Américaines luttent de beauté et rivalisent de luxe; c'est une exhibition de diamants, de dentelles, de riches étoffes, de robes à queue, comme dans les villes de bains en Europe. Enfin, chose essentielle dans ces campements improvisés du jour au lendemain, la police est maintenant ce qu'elle doit être : grâce à cette organisation, l'ordre est parfaitement maintenu, la direction de la police ayant été confiée à un Européen, un ancien capitaine de cavalerie.

Telle est la ville qui s'élève à peu de distance de la fameuse mine de diamants de Colesberg, laquelle est la raison d'être et l'origine de la fondation de la ville.

Colesberg est une des merveilles du sud de l'Afrique. Découverte et mise en exploitation depuis quelques années seulement, elle a vite acquis un développement prodigieux.

Toutes les mines sont divisées en „claims” (concessions,) autrement dit en portions concédées. Aujourd'hui toutes ces portions sont creusées jusqu'à une profondeur moyenne de 100 pieds.

Les douze voies carrossables qui serpentaient à travers la mine, et qui s'élevaient à des hauteurs toujours de plus en plus grandes, la terre étant fouillée toujours de plus en plus profondément par les mineurs, les douze chemins, disons-nous, ont disparu, et la mine entière ressemble à un immense cratère de volcan au fond duquel dormirait une ville antique qui renaîtrait de ses cendres sous la pioche des antiquaires.

Tous ces puits, taillés régulièrement, (ils sont au nombre de plus de 3,000), avec leur différence de niveau, apparaissent tantôt comme des gouffres, tantôt sous forme de piliers et de tours, plus loin comme des plates-formes, ici comme des murs, là, comme des escaliers. Mais ce n'est pas le sommeil souterrain, comme à Herculanum ou à Pompéi. Sur une étendue de quinze arpents, et à une profondeur de 65 à 120 pieds, l'immense gouffre est traversé par un réseau de fils de fer, ou mieux de câbles qui établissent la communication de l'intérieur du cratère avec le bord de l'abîme. Ces „aerial railroads” (chemins de fer aériens,) au nombre de plus de 2,000, sont continuellement en activité; une minute suffit pour descendre à vide les seaux, qui remontent dans le même laps de temps, chargés de terre diamantifère. Il a été en outre construit, sur l'un des côtés de la mine, un chemin de fer s'enfonçant jusqu'à 65 pieds sous terre, pour ramener à la surface les chariots pleins de minéral.

Dans ce cratère, 12,000 hommes s'agitent fiévreusement au milieu des poulies qui grincent, des câbles qui se tordent, et des chariots qui partent ou reviennent. Le soir, au coucher du soleil, étant données le climat, la pureté et la sécheresse de l'air, le tableau, paraît-il, est magnifique.

La profondeur totale de la mine n'a pas été sondée. Les puits les plus profonds descendent aujourd'hui à 140 pieds et fournissent toujours une récolte de diamants plus ou moins abondante.

Des détachements de chercheurs de diamants ne cessent de partir pour les mines de Colesberg, où affluent aujourd'hui de toutes les parties de l'Afrique du Sud, des mineurs Anglais, Hollandais et Allemands.

## UN DINER DE NOCE AUX ENFERS.

„Le comte de Mirliflor, secrétaire particulier de Sa Majesté Satan, a l'honneur de vous faire part du mariage de sa fille Doriane avec Monsieur Méphisto di Luziano, attaché au bureau de la Potence.

„Monsieur Méphisto di Luziano, attaché au bureau de la Potence, a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mademoiselle Doriane de Mirliflor.

„On se réunira aux bouches de l'enfer, à neuf heures trois quarts.

„La cérémonie nuptiale aura lieu à dix heures et demie, le repas de noce à midi précis. Vous êtes prié d'y assister, en habit de cour ou en habit noir (facultatif).”

Telle était la lettre de faire-part lancée aux quatre coins du sombre domaine, la veille d'un Mardi Gras de je ne sais plus quelle année.

Le comte de Mirliflor appartenait à la haute aristocratie de l'enfer; il possédait une assez jolie fortune personnelle et touchait des appointements dignes d'un ministre. Sa fille Doriane venait d'atteindre sa vingt-troisième année: c'était une spirituelle petite personne aux allures quelque peu capricieuses. Signor Méphisto di Luciano comptait trente-cinq ans sonnés, après avoir exercé pendant douze ans sur la terre la profession de chef d'une importante société de bandits; comme il avait passé de la vie terrestre sous le régime de la Potence, Lucifer lui confia le bureau des pendus. Cette position sociale lui procurait un joli revenu annuel.

Le matin du jour solennel où l'on devait unir Doriane et Méphisto, Satan et ses députés avaient revêtu le costume officiel: les cornes en ébène, la queue bien boudinée, bien panachée, les diverses décorations de l'ordre du crime sur la poitrine. Une agitation sans pareille régnait dans les régions ignorées des mortels. Douze brigands morts la veille, capture des enfers, rôtaient à la broche. Les marmitons allaient et venaient dans les sombres et profonds couloirs; l'échelle thermométrique n'avait jamais atteint un tel degré. La salle du skating-rink des diables gris avait été cirée de manière à donner des ailes à la phalange turbulente des enfers. Le billard avait été garni de crânes, butin des échafauds, billes dociles qui obéissaient promptement à la moindre impulsion des queues de billard. Des parties de plaisir de tous genres avaient été organisées. Le Styx était couvert de petits bateaux à voiles et de barques. Un bâtiment à vapeur débarquait la masse des invités. Des drapeaux aux signes cabalistiques pendaient victorieusement à leur hampe de bois noirci. La salle du banquet était resplendissante. La race des voleurs y avait exhibé en trophées les objets accaparés de leur vivant. Les panoplies garnissaient les murs et les épées des duels s'enlachaient, toutes tachées de sang.

La table de festin présentait un coup-d'œil splendide: chaque couvert comptait une douzaine de verres à vin. Les menus, écrits à l'encre rouge sur des feuilles de parchemin, étaient signés par le maître d'hôtel des enfers et se composaient comme suit :

Mets: „Huitres (plat d'imbéciles) au jus de citron; — soupe aux carottes tirées à autrui; — cervelles creuses à la vinaigrette; — rôti cartouche et

mandrin aux navets; — croquettes de ris de veau; — crêtes de coq à la Marengo; — cœur de trichard à la sauce monétaire; — foie d'usurier à la sauce blanche; — glace au champagne; — assortiment de pommes de l'arbre de la science du bien et du mal; — galette Parisienne (serpent du paradis terrestre); — pièces de canon montées (système Krupp); — engins de guerre en sucrerie; — fromage de grues; — hyères.

NOTA. Le poisson est proscrit en enfer, on n'y fait jamais maigre.

Carte des vins. Château du Pinde; — Montparnasse; — Bellone, 1<sup>er</sup> cru; — vin de Jérusalem; — vin de Bethléem; — Panthir Mousseux; — Plutus carte-blanche.

Liqueurs. Deucalion. — Elixir satyrique. — Onygs. — Eau de Carpion.

NOTA. La chartreuse n'a pas cours en enfer. Après le repas MM. les diables sont invités à passer dans le salon Lames-de-feu où l'on servira le Moka-Stymphale, puis ces messieurs se rendront à la tabagie pour y fumer des cigarettes de soufre."

Vraiment, rien ne manquait à la fête. Le comte de Miriflor avait fait royalement les choses. Dès huit heures du matin, la longue file de voitures stationnait dans les allées souterraines de la rue d'enfer à Paris. (D'après les géologues les plus autorisés, c'est sous cette rue que serait l'entrée de l'enfer; de là viendrait son nom.)

Le cortège se mit en marche jusqu'aux bouches du Vésuve, où devait s'accomplir la cérémonie nuptiale. De Paris à Naples, il n'y a pas mal loin, mais les morts marchent si vite!...

Les cochers sataniques fouettèrent leurs chevaux, et le pavé de la longue route flamboyait en étincelles que produisait le sabot de ces habiles coursiers. Midi sonnait à l'horloge de l'éternité, lorsque les gens de la noce arrivèrent à destination. La cérémonie ne fut pas d'une durée bien longue. La jeune Doriane avait pour témoins le prince Belzébuth et le poète le Dante; ceux de Mephisto di Luziano étaient Pluton, roi des enfers, et Caron, le nautonnier terrible.

Les jeunes mariés revinrent au logis escortés par de nombreuses corporations: celle des gourmands, aux figures luisantes de graisse; celle des envieux, maigres et transparents, dévorés par un ver rongeur; celle des curieux, aux lunettes de cristal; celle des voleurs, et maints autres encore; j'en oublie, et des meilleurs.

Le repas fut animé de cette joie qui préside à semblable fête. Tout se passa de la façon la plus heureuse. On entonna divers chants:

J'ai vu la lune à table,  
Goûter de tous les vins,  
J'ai vu danser le diable  
Avec des Escarpins, etc.

Ensuite, des toasts furent portés à la gloire des jeunes époux.

On cite celui du Dante en italien. Celui de Milton en anglais; celui de Goethe, en allemand; celui de Robert-le-Diable, en français; celui d'Olivier le Dain, en flamand. Le diable en personne fut invité à chanter; après avoir réfléchi un instant, il se décida à choisir la chanson de la Puce, que le poète Allemand avait mise jadis dans la bouche de Méphistophélès.

Une puce gentille  
Chez un prince logeait;  
Comme sa propre fille,  
Le brave homme l'aimait;  
Et (l'histoire l'assure)  
Par son tailleur, un jour,  
Lui fit prendre mesure  
Pour un habit de cour.

L'animal, plein de joie,  
Dès qu'il se vit paré  
D'or, de velours, de soie,  
Et de croix décoré,

Fit venir de province  
Ses frères et ses sœurs,  
Qui par ordre du prince,  
Devinrent grands seigneurs.

Mais ce qui fut le pire,  
C'est que les gens de cour,  
Sans en oser rien dire,  
Se grattaient tout le jour...  
Cruelle politique!  
Quel ennui que cela!...  
Quand la puce nous pique,  
Amis, écrasons-là!

Après la musique vint la danse. Les diables se réunirent dans la salle des Pas perdus. L'orchestre fit entendre les accords d'une valse séduisante:

Ainsi que la brise légère  
Soulève en épais tourbillons  
La poussière  
Des sillons,  
Que la valse nous entraîne.  
Faisons retentir la plaine  
De l'éclat de nos chansons!

Les démons tourbillonnaient toujours, soulevant des nuages de poussière. Excités par la musique, les jeunes époux s'élançent; l'enfer tout entier suit cet exemple, et Satan conduit le bal. Mais dans le jeu de cet entraînement nos valseurs font du chemin. Tout hale-tants, ils arrivent aux bords de l'inférieur volcan italien; les malheureux! ils glissent dans le dangereux cratère, où les damnés rôtissent depuis la création de l'enfer. Doriane et Méphisto se précipitent dans l'abîme, tous disparaissent. La lune seule remonte majestueusement dans le domaine des airs. On eût dit un formidable ballon enlevé par une attraction des plus violentes. Les mortels effarouchés se retirèrent dans les profondeurs des caves. Les astronomes crièrent à l'Eclipse. Quant à l'enfer, depuis ce jour mémorable, il n'y a plus eu de dîner de noce. Les diables se décident à rester célibataires.

ERN. V. H.

## LA MORT D'UN OISEAU.

C'était près d'un étang, à l'eau calme et profonde;  
Un doux soleil de mai semblait caresser l'onde;  
Dans les branches d'un saule, agité par le vent,  
Retentissait parfois ce chant discret et lent  
Où l'oiseau lance au ciel sa prière si pure,  
Et paraît demander l'espace et la verdure.

J'avais cinq ans à peine et j'écoutais pourtant,  
Immobile et ravi, sans songer un instant  
A faire prisonnier le chanteur invisible,  
Comme font ces enfants, dont le cœur insensible  
N'admire dans l'oiseau qu'un jouet merveilleux.

Abandonner son nid est déjà périlleux  
Pour un petit pinson; mais l'oiseau téméraire  
Près de moi vint voler, et, picorant la terre,  
Se livra tout entier au plaisir de chasser.

Un groupe d'écoliers alors vint à passer....  
Ils ont vite aperçu l'oisillon sans défense;  
Ils s'élançent vers lui. Dans son insouciance  
Le pauvre oiseau recule et ne s'envole pas.  
Mon cœur battait bien fort et je tremblais tout bas.  
Soudain passe en sifflant une pierre cruelle;  
L'oisillon est atteint... Il bat l'air de son aile,  
Il pousse un cri plaintif, il frissonne d'effroi.  
Je vois le chanfre ailé s'abattre près de moi.

Tandis que l'écolier, en voyant sa prouesse,  
Fuyait un peu confus de sa brutale adresse,  
Je creusai tristement la terre au bord de l'eau,  
Et c'est en sanglotant que j'enterrai l'oiseau.

E. V.

## LE CODE DE L'ÉGOÏSTE.

(Extrait du carnet d'un valet devenu millionnaire.)

— La nation la plus libre du monde serait celle qui ne se composerait que de célibataires.

— Nul n'a droit au nécessaire aussi longtemps que je n'ai pas le superflu.

— Tout ce qui est possédé par d'autres que moi, est une propriété illégitime.

— Préoccupe-toi modérément de tes propres chagrins et ne te soucie nullement de ceux des autres.

— Mange pour vivre, et vis pour manger.

— Tout gouvernement m'est bon, pourvu que j'aie ma part du budget.

— Entre l'honneur et l'argent, celui-ci a le pas.

— Elève des corbeaux, et vends-les, si tu peux, pour des pigeons.

— Ne te presse jamais de payer, car il y a temps pour tout.

— Si tu veux vaincre, prends ton ennemi en traître.

— Ne te marie pas jeune, parce qu'il est trop tôt, ni vieux, parce qu'il est trop tard.

— Ne refuse le salut qu'à ceux qui te demandent quelque chose.

— La nuit est faite pour dormir, et le jour pour se reposer.

— J'aime mieux vivre un jour sur la terre que cent ans dans l'histoire.

## ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite, voir page 80.)

### I.

Il nous faut maintenant traverser un espace de plus de vingt ans; pourtant, presque tous nos personnages sont encore en vie, même le vieux Hubert, l'intendant de Rouge-Cloître, qui, plus qu'octogénaire, continue à habiter seul la propriété de son maître. Celui-ci n'a plus reparu au pays; il en a été de même des autres membres de la famille, et lorsqu'on interroge sur leur sort le fidèle serviteur, il répond que tous se portent bien et voyagent à l'étranger pour leur plaisir et leur santé, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre. — Inutile de parler des suppositions et des commentaires auxquels cette longue absence a donné lieu; les uns prétendent que le comte et sa cousine Eléonore sont revenus plusieurs fois secrètement; il en est qui disent même les avoir vus se promener le soir dans les allées du parc. Quant à M<sup>me</sup> de Vaudrez, elle a reparu aux Runnes à trois ou quatre reprises, pour y régler des affaires d'intérêt, mais elle n'y est restée que juste le temps nécessaire, et à ceux qui lui ont parlé de son neveu et de sa nièce, elle a constamment fait des réponses évasives. Seulement, lors de son dernier voyage, elle a dit que le petit René était devenu un beau jeune homme, bien portant, bien constitué, et réunissant toutes les qualités du cœur et de l'esprit.

Nous allons voir à présent ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux dans toutes ces assertions. Mais de même qu'il nous faut traverser le temps, nous devons aussi traverser l'espace, et nous transporter d'abord en Italie.

Par une après-midi du moi d'août, une jeune fille entra dans la salle d'attente de la gare de San-Rémo, sur la ligne ferrée qui conduit de Nice à Gênes. Elle venait de se munir d'un billet pour Voltri. Elle était habillée avec une élégante simplicité, annonçait dix-neuf ans environ et était d'une rare beauté; mais on reconnaissait facilement à première vue qu'elle

n'appartenait pas à la race italienne. En effet, ce fut en français qu'elle s'adressa au garde pour lui demander quelques renseignements.

Deux personnes seulement se trouvaient dans la pièce, assises à des places différentes : un homme d'une quarantaine d'années, gros et court, vêtu avec une recherche de mauvais goût. Il avait des cheveux roux, une physionomie vulgaire et singulièrement enluminée.

L'autre était un jeune homme blond, aux traits nobles et réguliers, dont la mise et toute la manière d'être avait un cachet de parfaite distinction.

L'étrangère s'étant placée en face d'eux, le premier alla aussitôt se mettre auprès d'elle et lui adressa la parole. Elle garda d'abord un dédaigneux silence, puis se leva et se promena dans la pièce, tenant à la main son petit sac de voyage. L'homme aux cheveux roux la rejoignit aussitôt et continua à lui parler à demi-voix d'un ton familier. Alors, frissonnante d'indignation, elle s'écria :

— Monsieur, laissez-moi !... votre façon d'agir est aussi ignoble que lâche.

A ces mots, le jeune homme blond parut

sortir comme d'une réverie profonde et dit en s'avancant :

— Que se passe-t-il, Mademoiselle ? S'est-on permis de vous offenser ?

— Oui, Monsieur, répondit l'inconnue ; depuis mon entrée, cet individu n'a cessé de me persécuter, de me débiter des propos inconvenants...

— Mademoiselle, reprit le jeune homme avec fermeté, mettez-vous là, je vous prie, et soyez persuadée que tant que vous serez sous ma garde, personne n'osera s'approcher de vous.

Le gros rougeaud eut un ricanement, mais se hâta de sortir, pendant que la jeune fille remerciait son protecteur dans un langage des plus choisis.

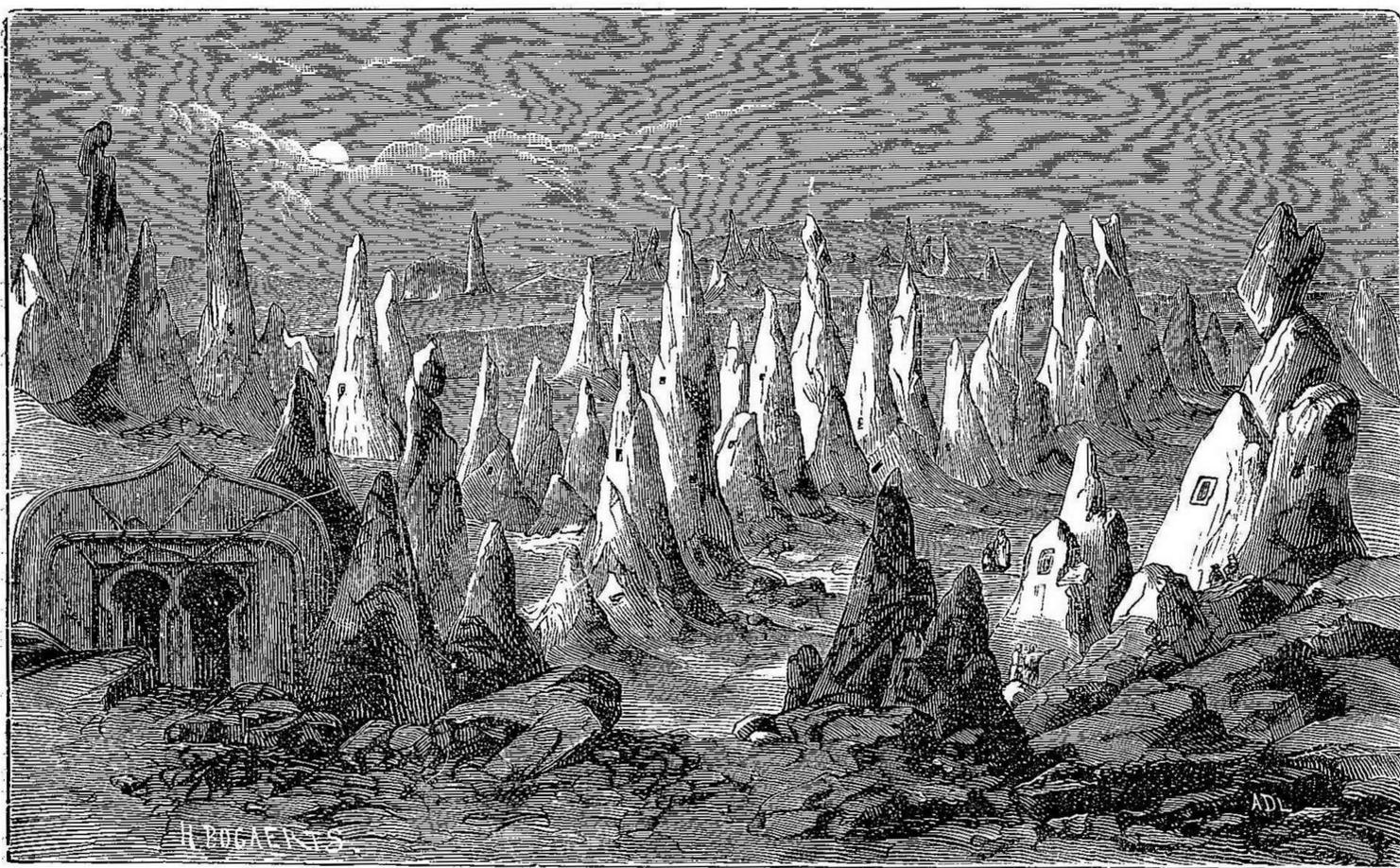
Une conversation banale s'engagea, mais fut bientôt interrompue par l'annonce du passage du train.

Le jeune homme monta dans le même compartiment que sa compagne, à qui il apprit bientôt qu'il était étudiant en droit à Paris et était venu à Nice en partie de plaisir. Il se rendait aussi à Voltri, aux environs duquel habitait un condisciple à qui il allait rendre visite.

## II.

Il en était là de sa confidence, quand tout-à-coup, la voiture se mit à osciller avec grand bruit : un choc violent se fit sentir. Tous les voyageurs donnèrent les signes du plus grand effroi. Et il y avait de quoi, car plusieurs d'entre eux furent renversés. Le train venait de dérailler ! Heureusement que la voie était plane et la marche lente, de sorte que la catastrophe qui était à redouter n'eut pas lieu ; mais parmi les voyageurs, plus ou moins blessés, il s'en trouvait un qui semblait l'être gravement à la tête. C'était notre étudiant, qui était tombé évanoui à côté de celle avec qui il s'entretenait au moment de l'accident.

On annonça qu'il s'écoulerait peut-être plusieurs heures avant que le convoi pût se remettre en route. Or, le blessé avait besoin de secours immédiats, car il présentait toutes les apparences de la mort. Il y avait par bonheur à peu de distance une cabane qu'habitait, seule, une vieille paysanne. Il y fut transporté, et un des voyageurs s'occupait à le



VUE DE LA VILLE D'URGUB, EN CAPPADOCE.

panser, quand il entendit une voix douce lui dire :

— Monsieur, je viens vous aider.

Il reconnut la voyageuse qu'il avait remarquée en la société du jeune homme.

— C'est votre frère ?... votre époux ?... demanda-t-il.

— Non, Monsieur ; mais comme peut-être vous devrez repartir bientôt et que moi, je suis libre de mon temps, je pourrai veiller sur lui, jusqu'à ce qu'on soit fixé sur son état, et qu'il puisse au besoin faire connaître sa famille.

— Mademoiselle, c'est très-beau ce que vous voulez faire là, reprit le voyageur avec un sourire assez narquois ; je suis obligé, en effet, d'être à Gênes au plus tôt. Je n'ai fait que des études très-superficielles en fait de médecine, mais, à moins de lésions internes, rien de grave, je crois, n'est à craindre. En tout cas, je vous laisse cette boîte dont j'ai toujours la précaution de me munir en voyage, et qui renferme tout ce qu'il faut pour continuer le pansement.

Puis, s'approchant de l'inconnue :

— Permettez-moi de vous faire remarquer, mademoiselle, que vous avez du sang sur le visage et sur vos habits...

— Cela s'explique, monsieur : il était en face de moi quand sa tête a heurté la paroi qui a failli lui briser le crâne.

Enfin, on vint annoncer qu'une nouvelle locomotive était arrivée et allait repartir.

Le blessé continuait à rester inanimé, quoique tous les signes de la vie fussent restés sensibles chez lui.

— Donc, mademoiselle, dit le voyageur, je puis me retirer. Je vous le répète, il m'est impossible de rester davantage ; mais demain, je compte revenir. Cet infortuné m'intéresse également beaucoup... Ainsi, bien décidément vous restez auprès de lui ?

— Eh ! puis-je faire autrement ? Je vous l'ai dit, mon temps n'est pas compté, et, à part l'intérêt qu'un tel malheur doit exciter, j'ai des obligations à celui qu'il a frappé si inopinément... D'ailleurs, le Ciel qui m'a sauvée condamnerait un tel abandon...

— Oh, mademoiselle, je ne vous demande pas d'explications ; je vous admire à tous les titres, dit l'étranger en s'inclinant. A demain, peut-être.

La nuit vint, et elle se passa tout entière sans que le blessé reprît ses sens. La maîtresse de la maison, qui l'avait veillé également, parla de prévenir sa famille, à quoi la jeune personne répondit qu'elle n'avait aucun renseignement à ce sujet.

Cependant, se ravissant tout-à-coup, elle fouilla les vêtements du blessé dans l'espoir

d'y trouver quelque pièce qui pût le faire connaître, mais ils ne contenaient qu'une lettre, portant pour toute suscription : „Mon cher Albert” et renfermant une invitation à venir passer quelques jours à la villa „Giglio.” Elle était signée : „René, comte de Rouge-Cloître.”

(A continuer.)

## LA BOITE AUX JEUX D'ESPRIT.

### Enigme.

Je ne suis rien encor, mais à la veille d'être ;  
Que ne puis-je à tous ceux qui doivent me connaître,  
Promettre également des plaisirs assurés !  
Trop inutile vœu ! Dès qu'on m'aura vu naître,  
Je ferai des heureux et des désespérés.  
Tout le monde m'attend, et cependant peut-être  
Tel songe à m'employer qui n'en sera pas maître.  
On m'appelle d'un nom que je perds en naissant ;  
Mon futur successeur à l'instant s'en empare.  
Ainsi, jusqu'à présent, par un destin bizarre,  
Mon nom meurt et renaît dans le même moment.

(Le mot du logogriphe publié dans le N° 8 est FARDEAU.)